
Menger et les néo-Cloweriens : la double coïncidence des besoins à l'origine de la monnaie ?

Jérôme Valdy[†]

Doctorant,

— Faculté d'Economie Appliquée, Université d'Aix-Marseille III,
3 avenue Robert Schuman, 13628 Aix en Provence, France

— Rsd Frontenac bt D, 52 traverse regny
13009 Marseille

Mail : valdyjerome@hotmail.com

Abstract

Face à la problématique de Hahn — comment intégrer la monnaie dans les modèles d'équilibre général— un certain nombre de théoriciens néoclassiques ont choisi de partir de la théorie monétaire de Menger pour résoudre ce problème.

Le point de départ de l'analyse mengérienne de l'origine et de la nature de la monnaie repose sur le problème de la double coïncidence des volontés. Ce dernier servira de fil directeur pour comparer les travaux de ces économistes néoclassiques, divisés en deux groupes — les modèles de recherche et les modèles mettant l'accent sur l'organisation des marchés — à la théorie originelle de Menger.

Menger and the neo-clowerians : the double coincidence of needs at the origin of Money ?

Abstract

Facing Hahn's problematic which is how to take care seriously of money in general equilibrium models, some neoclassical theorists have chosen to start from Menger's monetary theory to solve this problem.

The starting point of the mengerian analysis of the origin and nature of money rests on the double coincidence of wills. We employ it to answer to compare the works of these neoclassical economists —themselves divided in to two groups, the search models and the models which emphasis the role of market organisation —with the Menger's original theory.

Mots clés : monnaie — marché — incertitude — double coïncidence des volontés.

Money — market — uncertainty — double coincidence of wills.

Référence à la classification du J. E. L. : D 80 ; E 40 (et B 19 / B 21)

[†] Je tiens à remercier le professeur G. Bramoullé et N. S. Chamillal pour leurs commentaires critiques. Toute erreur ou omission n'engage cependant que la responsabilité de l'auteur.

Une même préoccupation semble réunir de nombreux théoriciens néoclassiques depuis Walras : comment intégrer la monnaie (avec un prix positif) dans les modèles d'équilibre général? Face à l'absence de réponse satisfaisante à cette question¹, un certain nombre d'auteurs ont choisi de partir de la théorie monétaire de Menger pour résoudre ce problème.

C'est le cas, entre autres, des théoriciens des modèles dits de recherche ("search models"). Ces modèles s'inscrivent dans la continuité des travaux d'Ostroy et Starr (1974) sur les coûts d'information dans une économie décentralisée. Ils ont pour but d'endogénéiser la contrainte d'encaisse préalable présentée initialement dans le modèle de Clower (1967). A ce titre, ils peuvent être qualifiés de néo-Cloweriens. Le premier à avoir adopté cette démarche est Jones (1976). Ses travaux sont repris et développés entre autres, par Oh (1989), Kiyotaki et Wright (1989; 1991) ou encore Ritter (1995).²

Les modèles de recherche sont eux-mêmes critiqués par un deuxième courant. Ce dernier, tout en ne reprenant pas directement la problématique de Menger, se rapproche de celui-ci sur quelques points particuliers. Ainsi, Alchian (1977), dans un article intitulé *Pourquoi la Monnaie?* a défini la monnaie d'une façon très proche voire identique à celle de Menger : " nous entendons par monnaie un bien marchand utilisé dans la totalité, ou dans un nombre d'échanges importants."³ De plus, Alchian prend en compte la dimension qualitative des biens comme Menger l'a fait avant lui.⁴ Enfin, son article offre une présentation non formalisée de l'origine de la monnaie, qui fait écho à celle de Menger (1892). Sur ce point, il est imité par Clower (1995). Ce courant n'a pas été identifié sous un label particulier. Les auteurs qui le composent ont la particularité de mettre l'accent sur le rôle des spécialistes dans l'organisation des marchés et dans l'émergence de la monnaie. Tel est le cas d'Alchian (1977), Howitt (1988), Hicks (1990), Clower et Howitt (1993), Clower (1977) et (1995). Tout comme les théoriciens des modèles de prospection, ces auteurs cherchent à endogénéiser la contrainte d'encaisse préalable. Pour cette raison, leurs travaux peuvent aussi être qualifiés de néo-Cloweriens. Ces deux courants s'inscrivent dans une démarche plus générale : l'introduction des coûts de transaction dans l'analyse monétaire. Trois auteurs se rapprochant de la problématique de Menger font figure de pionniers en la matière : Niehans (1971), Brunner et Meltzer (1971).

Ces deux courants néo-Cloweriens reflètent-ils fidèlement la théorie originelle de Menger ? Insistent-ils, comme ce dernier, sur la nature marchande du bien qui joue le rôle

¹ Ce problème est connu sous le nom de la problématique de Hahn. Voir F. Hahn (1965) et F. Hahn (1982).

² Pour une présentation plus exhaustive de ces modèles, la Revue d'Economie Politique y consacre un numéro. Cf la Rev. écon. pol. 111 (3) mai-juin 2001.

³ A. Alchian, (1977, p. 133) emploie le mot 'commodity', tout comme les traducteurs et les commentateurs de Menger, pour exprimer l'idée que la monnaie est avant tout un bien marchand. C. Menger (1871 ; 1981, chapitre 7, p. 238) : "les produits que les producteurs ou les intermédiaires détiennent pour être vendus sont appelés *commodities*."

⁴ Voir notamment C. Menger (1871 ; 1981, p. 142) et A. Alchian (1977, p. 134) : "les biens diffèrent par leurs coûts de détermination de (...) leurs véritables qualités et attributs." Il faut noter que la dimension qualitative des biens était déjà présente dans le modèle de K. Brunner et A. Meltzer (1971), exprimée de façon identique par l'existence de coûts d'identification (d'information sur) des biens.

d'intermédiaire de l'échange ? Démontrent-ils comment un bien devient progressivement et spontanément monnaie à partir des comportements micro-économiques ?

Le point de départ de l'analyse mengérienne de l'origine et de la nature de la monnaie repose sur le problème de la double coïncidence des besoins. Ce problème servira donc de fil directeur pour répondre à ces questions et effectuer une étude comparative entre ces modèles et la théorie monétaire de Menger. La paternité de la double coïncidence des besoins (ou volontés) est souvent attribuée à Jevons (1871). L'exposé de Menger (1871) semble démontrer le caractère incomplet de cette affirmation. Au-delà, il souligne l'importance de la double coïncidence des besoins pour toute explication de l'émergence de la monnaie.

La présentation de ce problème par les modèles de recherche et par les théoriciens des marchés organisés montre quelques différences au sein de ces deux courants néo-Cloweriens. Elle révèle surtout quelques ruptures évidentes avec la théorie de l'émergence de la monnaie développée par Menger (1871) et (1892).

Les théoriciens des modèles de recherche vont reformuler le problème de la double coïncidence des besoins en l'assimilant à celui de la rencontre aléatoire par paire des échangeurs. L'incertitude est ici probabilisable.⁵ Or, selon Menger la connaissance n'est pas une donnée connue de tous. Elle est acquise progressivement par chaque agent. L'économiste Viennois développe une théorie de la connaissance subjective et non une analyse de l'information objective. La rupture est cognitive. Seul, l'individu connaît ses besoins et les moyens pour les satisfaire.

Certains théoriciens des marchés organisés comme Alchian (1977) vont contester la double coïncidence des besoins en affirmant que le véritable problème est celui de la double coïncidence de l'information. La différence entre la formulation initiale de Menger et celle d'Alchian repose alors sur une conception divergente de la rationalité individuelle : 'l'individu économique' mengérien ne minimise pas ses coûts d'information. Plus généralement, il ne maximise pas son utilité (espérée) sous contraintes. Il découvre progressivement comment agir de façon rationnelle, c'est-à-dire comment satisfaire au mieux ses intérêts particuliers. La rupture est méthodologique.

Franchissant un pas supplémentaire, Clower et Howitt (1993) rejettent le problème de la double coïncidence des volontés comme étant le point de départ de toute explication de l'origine de la monnaie. La rupture est alors conceptuelle. La notion d'échangeabilité —la caractéristique fondamentale de tout bien marchand— permet chez Menger de révéler le véritable lien entre monnaie et marché, lien que la théorie de Clower et Howitt ne permet d'établir que superficiellement.

Ainsi, la double coïncidence des besoins revisitée par les modèles de recherche (1) à travers la rencontre aléatoire des échangeurs (1.1) constitue une rupture cognitive avec la présentation initiale de Menger (1.2). Les théoriciens des marchés organisés ne partagent pas la même analyse : Alchian conteste la double coïncidence des volontés (2) pour retenir la double coïncidence de l'information (2.1). La rupture est alors méthodologique (2.2). Clower et Howitt, quant à eux, rejettent la double coïncidence des volontés (3). Les marchés sont déjà organisés (3.1). La rupture est ici conceptuelle : seule la notion mengérienne d'échangeabilité permet de révéler véritablement le lien entre monnaie et marché (3.2) .

⁵ Selon la distinction célèbre de F. Knight (1921), Menger considère l'incertitude comme étant véritable, c'est-à-dire non probabilisable et non assimilable au risque (probabilisable).

1. La double coïncidence des volontés revisitée

Le fait de citer Menger ne constitue pas en soi une condition nécessaire et suffisante pour prétendre s'inscrire dans la continuité des travaux monétaires du fondateur de l'école Autrichienne. C'est pourtant la position que Jones (1976) semble adopter dans un article intitulé *l'Origine et le Développement d'un Moyen d'Echange*. Faisant référence à Menger (1892), le théoricien des modèles de recherche essaie de répondre à une des préoccupations centrales de l'économiste Viennois : comment certains biens marchands deviennent des intermédiaires généralisés de l'échange ? Ainsi, Jones essaie de développer “une explication possible de l'émergence d'intermédiaires de l'échange à travers le comportement de marché non concerté d'individus, sans décrets, sans décisions centralisées, ni d'arrangements sociaux explicites.”⁶ Si ses interrogations sont proches de celles de Menger — le problème de la double coïncidence des volontés est bien le problème central à l'origine de la monnaie —, sa présentation revisitée à travers l'hypothèse de rencontres aléatoires des échangeurs constitue une rupture cognitive : l'incertitude selon Menger, n'est pas probabilisable. L'individu ne connaît pas l'ensemble des caractéristiques de l'univers dans lequel il évolue.

1.1. les modèles dits de recherche et la rencontre aléatoire des échangeurs

Immédiatement après avoir présenté l'objet de son article, Jones évoque le problème de la double coïncidence des volontés en citant Jevons (1875). Si la présentation du problème de la double coïncidence des volontés de Jevons est assez proche de celle de Menger, sa formalisation à travers les modèles dits de recherche ne l'est en aucun cas. En effet, l'interprétation de ce problème repose sur une hypothèse forte : **toutes les activités d'échange sont régies par un processus de rencontre aléatoire par paire**. C'est-à-dire que, dans chaque période, chaque individu rencontre exactement un autre individu choisi au hasard dans la population, et ceux qui ne sont pas ainsi couplés ne peuvent en aucune façon communiquer.⁷

Ainsi ce n'est plus la double coïncidence des volontés stricto sensu qui est requise pour justifier le passage d'une économie de troc à une économie monétaire mais **la double coïncidence des échanges désirés** comme condition du passage d'un équilibre simple (sans monnaie) à un équilibre monétaire.⁸ Alors que l'expression de la volonté de chaque agent, par nature subjective, est difficile à théoriser de façon mathématique, les coûts d'échanges, même s'ils conservent un caractère subjectif, le sont aisément. Ce glissement est synonyme d'une modification des hypothèses relatives à la connaissance des agents et à l'univers dans lequel ils évoluent selon Menger. Chez Jones (1976) comme chez Oh (1889) (et de façon générale dans tous les modèles dits de recherche), “l'origine de la monnaie découle de la minimisation du coût de recherche d'un partenaire d'échange.”⁹ Cela signifie que les agents ont une connaissance parfaite du modèle qu'ils emploient, qu'ils définissent à l'avance leurs stratégies d'échanges — qualifiées de stratégies naïves comme dans le modèle de Jones (1976) — ou qu'ils adoptent des

⁶ R. A. Jones (1976, p. 758). A la différence de Menger, Jones, comme tous les auteurs de la théorie dite de la recherche (ou encore appelée modèle de prospection), ne définit pas explicitement ce qu'ils entendent par *commodity*, même si ce terme est aussi traduit par bien marchand.

⁷ Cette hypothèse est explicite dans les modèles de N. Kiyotaki et R. Wright (1989) et (1991), R. Aiyagari et N. Wallace (1991) ainsi que dans les modèles de R. A. Jones (1976) et de S. Oh (1989).

⁸ R. A. Jones (1976, p. 761).

⁹ P. Villieu (1993, p. 630-631).

stratégies séquentielles, fondées sur l'anticipation rationnelle de la stratégie des autres agents comme dans Oh (1989) ou Kiyotaki et Wright (1989).

Une présentation détaillée du modèle de Jones (1976) permet d'analyser plus en avant ce double passage. Celle-ci démarre avec le problème de la double coïncidence des volontés revisitée, c'est-à-dire la rencontre aléatoire de deux échangeurs : “pour réaliser un échange planifié d'un bien i contre un bien j , l'individu entre sur le marché, composé de nombreux échangeurs, et recherche de façon aléatoire un autre échangeur désirant échanger un bien j contre i . Lorsque le partenaire d'échange complémentaire est trouvé, l'échange a lieu.”¹⁰ Le coût de transaction pour l'individu est le temps passé [dépensé] à chercher les partenaires d'échange complémentaires. C'est ce coût que l'individu veut minimiser. Avant d'entrer sur le marché, l'individu a une séquence d'échanges fixée qui affectera le dernier échange réalisé. Il reste sur le marché jusqu'à ce que la séquence optimale pré-définie soit exécutée. L'individu fonde ses plans d'échange sur des estimations de probabilités subjectives quel que soit le bien proposé à l'achat ou à la vente par l'individu rencontré de façon aléatoire. Selon Oh¹¹, “Jones suppose que l'individu croit que ce que l'autre échangeur offre et ce qu'il demande en retour sont statistiquement indépendants ; et que la même fraction d'échangeurs essaie d'acheter chaque bien comme elle essaie de les vendre.” Ainsi, il n'y a pas de corrélation entre le bien qu'un échangiste veut acheter et celui qu'il veut vendre. Jones définit ces probabilités subjectives par un vecteur $p = (p_1, \dots, p_n)$. Alors $p_i p_j$ devient la probabilité subjective qu'un individu rencontré au hasard essaie d'échanger un bien j contre un bien i . Le coût de transaction subjectivement attendu (mais mesuré de façon objective) pour l'individu qui essaie d'échanger un bien i contre j est égale à $\frac{1}{p_i p_j}$: le nombre de rencontre qu'il anticipe avant de conclure un échange.

A partir de là, il formule le choix individuel d'une séquence d'échange minimisant le nombre de rencontres attendues requises pour réaliser le dernier échange (permettant d'acquérir le bien ultimement désiré selon la terminologie de Menger). Si l'échange direct (le troc) de i contre j est retenu, le nombre de rencontres attendues sera :

$$\frac{1}{p_i p_j} \quad (1)$$

Si le bien j est acquis à travers deux étapes d'échange indirect consistant à échanger i avec k et ensuite k avec j , le nombre attendu de rencontres (par paire) requises sera :

$$\frac{1}{p_i p_k} + \frac{1}{p_k p_j} \quad (2)$$

Soit n le bien dont la probabilité p_k est la plus grande : $p_n = \max \{p_k\}$. Ainsi le nombre minimum de rencontres requises pour effectuer l'échange final utilisant deux étapes d'échanges dans la séquence de troc est :

$$\min_k \left\{ \frac{1}{p_i p_k} + \frac{1}{p_k p_j} \right\} = \frac{1}{p_i p_n} + \frac{1}{p_n p_j} \quad (3)$$

¹⁰ R. A. Jones (1976, p. 763).

¹¹ S. Oh (1989, p. 105).

De façon similaire, le nombre minimum de rencontres requises lorsqu'une séquence à trois étapes est utilisée est :

$$\min_{k, l} \left\{ \frac{1}{pipk} + \frac{1}{pkpl} + \frac{1}{plpj} \right\} = \frac{1}{pipn} + \frac{1}{pnpn} + \frac{1}{pnpj} \quad (4)$$

Si l'individu minimise les coûts de transaction en termes de nombre d'échanges attendus, il choisira une séquence d'échange indirect de taille 2 plutôt que le troc direct si et seulement si :

$$\frac{1}{pipj} > \frac{1}{pipn} + \frac{1}{pnpj} \quad (5)$$

$$\text{C'est-à-dire si } pn > pi + pj \quad (6)$$

Dans un univers ramené à trois biens i , j , et k , l'équation (6) se résume à la condition suivante : si $pk > pi + pj$ et $1/pipj > 1/pipk + 1/pkpj$, l'échange indirect est avantageux car il est moins coûteux que l'échange direct. C'est en prospectant, en recherchant les stratégies d'échanges optimales, c'est-à-dire les moins coûteuses, que les agents tirent la conclusion suivante : "il est rationnel d'utiliser comme intermédiaire de l'échange le bien $[k]$ le plus fréquemment acheté et vendu."¹² Ainsi, un intermédiaire de l'échange généralement accepté émerge spontanément à partir d'un comportement micro-économique, sans qu'il ait été décidé par une autorité supérieure.

Avant de poursuivre l'analyse, la pertinence de ce modèle simplifié peut être remise en cause à partir d'une interrogation simple. N'importe quel bien ici peut jouer le rôle d'intermédiaire de l'échange s'il minimise les coûts de recherche d'échangeurs pour chaque agent. Mais comment minimiser ces coûts sans avoir réalisé effectivement tous les échanges ? Et, une fois réalisés tous les échanges, il devient alors impossible de minimiser les coûts subis. Ce raisonnement circulaire montre une des limites de la démarche des modèles de recherche, limite contournée artificiellement en supposant que les individus ont des anticipations rationnelles. Ainsi, ils peuvent calculer ces coûts (*ex ante*) sans les avoir subis. Cette critique est un cas particulier de la critique adressée à la minimisation des coûts de transaction au sens large, incluant les coûts d'information.¹³

Selon Jones, il est donc rationnel d'utiliser comme intermédiaire de l'échange le bien k le plus fréquemment acheté et vendu. Si cette conclusion est semblable à celle de Menger, cette démonstration ne ressemble nullement à la sienne. Selon l'auteur des *Principes*, la situation de troc est synonyme d'incertitude véritable.¹⁴ Les agents sont réellement ignorants. La rupture est ici cognitive.

¹² S. Diatkine (1995, p. 123).

¹³ Voir par exemple Streit et Wegner (1989-1990, p. 3-24). R. W. Clower et P. Howitt (1993, p. 203) in A. Autume et J. Cartelier (1995) reprennent cette critique sous une forme différente : " (dans les modèles de prospection) chacun (des échangeurs) n'a que deux décisions à prendre, faut-il ou non produire quand l'occasion s'en présente, et faut-il ou non accepter un échange lorsqu'on est assorti par paire avec quelqu'un d'autre ? Ces deux décisions sont régies par celles que l'on attend de ses partenaires commerciaux possibles, sujet sur lequel on ne peut rien dire d'utile a priori. Aussi, esquivons-nous le problème en supposant (de même que de nombreux autres spécialistes l'esquivent !) des anticipations rationnelles (et donc une parfaite connaissance du modèle)."

¹⁴ E. W. Streissler (1973) a souligné le lien plus général entre monnaie et incertitude dans la théorie de l'économiste autrichien. Voir aussi T. Aimar (1996).

1.2. De L'incertitude probabilisable à l'incertitude véritable : une rupture cognitive

Dans le modèle de Jones, les individus sont supposés connaître toutes les combinaisons d'échanges possibles. L'univers de Jones est ainsi réduit à un ensemble d'individus s'ignorant les uns les autres sauf pour échanger, et une fois les échanges effectués, ils retournent à l'autarcie en répétant ce processus indéfiniment.¹⁵

Menger suppose au contraire que les individus apprennent à connaître l'autre à travers la répétition de processus d'échanges. Au départ, l'individu en possession d'un bien ignore réellement, non seulement avec qui il peut l'échanger, mais aussi à quel prix, et sur quel marché il peut l'échanger, comme l'expriment les multiples formulations du problème de la double coïncidence des volontés : "il est rare qu'il se produise qu'un bien en la possession d'une personne ait une plus faible valeur d'usage pour lui que celle d'un autre bien détenu par une autre personne qui évalue ces biens précisément dans le sens opposé !" ¹⁶

Cette première formulation rappelle que pour Menger, la valeur des biens est subjective. L'individu économique ne peut connaître la valeur que les autres agents attribuent aux biens : "la valeur n'est en rien quelque chose d'inhérent aux biens, ni la propriété de ces biens, pas plus qu'une chose indépendante existante en elle-même."¹⁷ Menger rejette donc la possibilité d'une nature objective de la valeur pour mieux en souligner son caractère subjectif : "[la valeur] c'est un jugement qu'un homme économique fait à propos de l'importance des biens pour le maintien de sa vie et pour son bien-être. D'où la valeur n'existe pas en dehors de la conscience des hommes."¹⁸

La seconde révèle la double dimension, spatiale et temporelle, de la double coïncidence des volontés. Elle traduit l'incertitude véritable de l'état de nature, c'est-à-dire du troc, à travers l'exemple d'une personne qui désire échanger du poisson contre du chanvre. Menger précise que "pour qu'il soit dans une position effective pour accomplir cet échange, non seulement il est nécessaire qu'il y ait un autre individu économique, B, qui soit prêt à donner une quantité de chanvre correspondant aux poissons de A (...), mais aussi que les deux individus économiques, avec leurs volontés spécifiques se rencontrent."¹⁹

Dans une troisième, Menger présente le problème de la double coïncidence des volontés d'une façon plus générale : "quelqu'un qui conduit ces excès sur le marché pour être capable de recevoir en échange les biens qu'il désire, doit non seulement trouver quelqu'un qui désire ses articles mais aussi qui offre à la vente les biens désirés."²⁰ L'incertitude réelle porte donc sur trois niveaux : la valeur et la nature des biens échangeables (exprimées à travers les rapports d'échanges), le lieu et la période de l'échange, la personne avec qui échanger.

¹⁵ Il n'y aurait donc pas de marchés dans un tel monde, les rencontres se font uniquement deux par deux. La rupture conceptuelle serait ainsi déjà présente dans les modèles de recherche. Ce point sera discuté ultérieurement Cf. (3.2).

¹⁶ C. Menger (1981, p. 258).

¹⁷ C. Menger (1981, p. 120-121).

¹⁸ C. Menger (1981, p. 121).

¹⁹ C. Menger (1981, p. 258).

²⁰ C. Menger (1883, p. 153-154). La dernière formulation apparaît dans C. Menger (1981, p. 242) : "considérons, comme rarement c'est le cas, qu'un produit détenu par quelqu'un, a une moins grande valeur dans son utilisation que pour quelqu'un d'autre le possédant, et que pour cette dernière ce soit la relation inverse qui tienne. Mais il est encore plus rare que ces deux personnes puissent se rencontrer !"

C'est un processus de découverte progressive qui va permettre à l'individu économique de réduire l'incertitude réelle relative à la situation de troc. Celui-ci le conduit à acquérir une connaissance plus fiable répondant aux trois niveaux d'incertitude. Mais ce qui va permettre d'articuler ces trois types de connaissances, qui se résument finalement à l'intelligence du fonctionnement du processus de marché comme un tout, c'est la prise de conscience de la rationalité individuelle : les individus découvrent progressivement d'une part qu'une meilleure satisfaction de leurs intérêts personnels améliore leur bien-être, mais aussi comment d'autre part, satisfaire au mieux leurs intérêts individuels. L'utilisation d'un intermédiaire de l'échange se généralisant illustre parfaitement la découverte progressive de la rationalité individuelle. Comment l'individu est-il amené à acquérir une connaissance plus générale du monde qui l'entoure et des *principes* qui le régissent ?

C'est la participation au processus d'échange qui lui permet d'acquérir cette connaissance et notamment celle qui le conduit à satisfaire au mieux ses intérêts individuels. L'individu économique découvre progressivement les périodes et les lieux d'échanges. Il apprend à différencier le degré d'échangeabilité des biens et à utiliser comme intermédiaire de l'échange les biens marchands les plus échangeables. Cependant, il faut rappeler que la perception du caractère de l'échangeabilité est subjective : "A partir de la définition donnée d'un bien marchand ("commodity") dans le sens scientifique du terme, il apparaît que le caractère marchand n'est en rien inhérent au bien, ni la propriété de celui-ci, mais est purement et simplement une relation spécifique d'un bien avec une personne qui le possède."²¹

Qu'est-ce qui amène alors les individus à converger vers le(s) même(s) intermédiaire(s) de l'échange ? C'est un processus d'imitation actif.²² Il a pour point de départ l'observation de ceux qui arrivent le mieux à satisfaire leurs besoins et des moyens qu'ils utilisent pour arriver à cette fin. L'observation est suivie d'une compréhension, c'est-à-dire d'une interprétation de cette observation, qui a son tour est transformée en action. Ce processus d'imitation porte donc sur la rationalité individuelle et ses applications. Ainsi, les intermédiaires de l'échange qui ont permis aux "spécialistes" d'arriver plus facilement aux biens ultimement désirés seront sélectionnés par d'autres pour arriver eux aussi, plus facilement à leurs buts finals : "il n'y a pas de meilleure voie à partir de laquelle les hommes peuvent devenir informés quant à leurs intérêts économiques que celle de l'observation du succès économique de ceux qui emploient les moyens appropriés (corrects) pour atteindre leurs fins. Il est évident que rien n'a plus favorisé le développement de la monnaie que l'acceptation de longues pratiques, économiquement profitables, [c'est-à-dire] de biens marchands éminemment vendables en échange de tous les autres, par les individus économiques les plus capables et les plus perspicaces."²³ Ou encore : "l'usage (l'habitude) et la pratique ont contribué non dans une moindre mesure à convertir les biens marchands qui étaient les plus "échangeables" à un moment du temps [et en un lieu précis] en des biens marchands qui vinrent à être acceptés, non pas par beaucoup, mais par tous les individus économiques en échange de leurs propres biens marchands."²⁴

Il apparaît alors que l'incertitude véritable dans laquelle l'agent est plongé à l'état initial du troc ne peut donc pas être traduite par l'expression de probabilités subjectives portant sur des rencontres entre échangeurs. Dans ce cas, certes, l'agent ignore qui il va rencontrer, mais il connaît, avant de s'engager dans l'échange, toutes les combinaisons possibles de paires d'échangeurs. L'utilisation des probabilités subjectives pour rendre compte de l'émergence de la

²¹ C. Menger (1981, p. 240).

²² S. Horwitz (1993, p. 575) insiste sur l'importance du processus d'imitation dans l'émergence de la monnaie chez Menger sans préciser son caractère actif.

C. Menger (1981, p. 261). Voir aussi C. Menger (1892, p. 249) et C. Menger (1883, p. 155-156).

²⁴ C. Menger (1981, p. 261).

monnaie est ainsi doublement réductrice. Elle ne permet pas d'exprimer la possibilité de rencontres avec de nouveaux échangeurs, ni l'apparition de nouveaux biens marchands (plus) échangeables²⁵, pas plus qu'elle ne permet de tenir compte de l'information perçue de façon subjective par chaque agent au cours de ses échanges passés. L'incertitude véritable et le "temps réel"²⁶ (ou historique) sont tout simplement absents du modèle de Jones.

L'analyse de Menger s'inscrit dans une logique évolutionniste. Avec le temps, les échanges se développent, la confiance interpersonnelle (fondée sur la connaissance des échangeurs) s'affaiblit progressivement car le nombre d'échangeurs se multiplie. Les individus découvrent que cette connaissance est de moins en moins fiable. Il deviendrait alors de plus en plus difficile d'échanger, la diffusion et la généralisation de l'échange seraient impossibles si un processus de substitution n'existait pas. C'est ici que le bien le plus échangeable intervient. Il permet de transposer progressivement cette confiance évaluée subjectivement et attribuée à des personnes en nombre limité à (la confiance générée par) un bien largement diffusé : la monnaie.²⁷

Cette dimension intersubjective de la confiance dans la monnaie, et au-delà l'ensemble de la théorie monétaire de Menger, ne peuvent pas être compris correctement si le problème de la double coïncidence des volontés est ramené à celui de la double coïncidence des échanges, c'est-à-dire à l'hypothèse de rencontre aléatoire des échangeurs.²⁸ D. Laidler souligne aussi la faiblesse d'une telle hypothèse : "[Ces) modèles (de recherche) formels laissent cependant quelque peu à désirer dans leur niveau présent de développement. Par exemple, l'environnement dans lequel l'échange monétaire émerge est constitué d'agents isolés se rencontrant l'un l'autre de façon hasardeuse comme le résultat d'une recherche non systématique de partenaires d'échanges. Cela constitue un point de départ difficilement prometteur pour quiconque cherchant à expliquer l'évolution historique réelle des systèmes monétaires."²⁹ Cette hypothèse est aussi indirectement critiquée par Alchian (1977). Dès lors le problème de la double coïncidence des volontés n'est plus simplement revisité : il est contesté.

2. La double coïncidence des volontés contestée

A la différence de Menger, Alchian amende le problème de la double coïncidence des volontés comme étant en réalité le problème de la double coïncidence de l'information. Cette contestation l'amène à s'écarter de la présentation originelle de Menger : l'acquisition de l'information repose alors sur l'hypothèse de la minimisation des coûts d'information. La rupture

²⁵ C'est-à-dire un monde où la population croît, les besoins économiques changent (croissent) et non simplement les goûts.

²⁶ G. O'Driscoll et M. Rizzo (1985, voir notamment p. 52-70).

²⁷ Cf. S. Horwitz (1995, p. 159) : "l'explication de la monnaie de Menger provenant des valeurs tenues intersubjectivement montre comment la confiance est générée. C'est la 'vendabilité' (*saleability*) de la monnaie qui crée la confiance (dans le fait) que nous pouvons obtenir des biens non monétaires dès que nous le voulons. Le 'caractère absolu' (*absoluteness*) de cette 'échangeabilité' permet à la valeur de la monnaie de transcender le personnel et d'atteindre une acceptation sociale et donc la confiance."

²⁸ Cf. S. H. Frankel (1977, p. 36-37) : "lorsque que nous faisons confiance à une personne, nous allons au-delà de la pure évaluation de probabilités. En effet, la confiance ou la méfiance prend place précisément parce qu'une telle évaluation ne peut pas être facilement faite, ou parce qu'il est trop coûteux en argent ou en temps de faire cela. Elle prend place lorsqu'une connaissance plus exacte n'est pas disponible (...). Les individus et les sociétés sont dépendants des innombrables symboles, mythes, croyances et institutions qui fonctionnent comme des indicateurs de la solidité de la confiance ou de sa fragilité. C'est pourquoi la confiance a été décrite comme un moyen de réduire la complexité et comme une forme de communication sociale (...). Elle prend en compte les problèmes de temps et d'incertitude."

²⁹ D. Laidler (1997, p. 1214).

est ici méthodologique. Selon l'économiste Viennois, 'l'individu économique' découvre les lois de causalité et cette connaissance lui permet simplement de satisfaire au mieux ses besoins.

2.1. La double coïncidence de l'information : l'introduction des spécialistes

La compréhension de la double coïncidence de l'information illustrée par le modèle d'Alchian (1977) nécessite une présentation détaillée de celui-ci :

« [Imaginons) une société comprenant une population avec des biens différents mais sans une connaissance parfaite (gratuite) des caractéristiques ou des attributs de chaque bien. Chaque échange discuté par deux parties avec deux biens sera d'autant plus entravé [plus coûteux) que les deux parties sont moins informées quant aux caractéristiques réelles des biens proposés. Nous supposons que des différences interpersonnelles existent dans les degrés de connaissance à propos des différents biens ... ».³⁰

Dans ce monde, les biens diffèrent parce qu'ils ont des coûts de détermination de leurs qualités et attributs différents et les individus se démarquent les uns des autres parce qu'ils ont une information personnelle portant sur chaque bien. Dans ces conditions, Alchian montre que :

« (a) des gens se spécialiseront dans certains biens en fournissant les services d'information et de disponibilité [sur un marché) aux acheteurs les recherchant;

(b) des fournisseurs (ou acheteurs) spécialistes de biens seront des sources d'estimations réputées de la qualité de ce qui est acheté ou vendu par ce(s) spécialiste(s);

(c) les gens qui ont développé des coûts plus faibles d'identification des caractéristiques d'un (des) bien(s) seront des spécialistes dans la vente, l'achat, le stockage, et l'attribution d'informations concernant le bien;

(d) l'échange entre un spécialiste et un novice impliquera des coûts de transactions plus faibles qu'entre deux non experts;

(e) Si quelques biens étaient suffisamment identifiables à un coût négligeable de façon à ce que chacun soit semblable à un expert de ce bien, le coût d'échange de ce bien contre n'importe quel autre bien serait le plus faible (...) ; et il deviendrait alors une monnaie ».³¹

Pour arriver à ces conclusions, Alchian suppose un monde composé de 4 biens : les diamants, le blé, l'huile, et le bien appelé C. Tous ne sont pas immédiatement identifiables et ils ont des coûts d'identification différents ; quelques-uns sont plus difficiles (et donc plus chers) à identifier que d'autres. La communauté est essentiellement composée de novices ou de non spécialistes dans ces biens. Il suppose de plus, que 4 personnes sont des experts, chacune dans un des 4 biens.

L'idée est simple : «avant que deux novices ne réalisent un échange (diamant contre C), chacun va subir des coûts d'identification des attributs de l'autre produit, incluant les droits légaux, (...) la qualité et la quantité du bien.»³²

Alchian expose ensuite, dans un tableau, les proportions de la valeur restant après que les coûts de 'transactions' entre les divers biens aient été subis par toutes les paires d'échangeurs.

³⁰ A. Alchian (1977, p. 133).

³¹ A. Alchian (1977, p. 134).

³² A. Alchian (1977, p. 135).

Tableau des valeurs nettes après échange³³

	Novices				Experts				
	D	H	B	C	D	H	B	C	
	0,20	0,40	0,60	0,95	0,85	0,90	0,95	0,99	
Novices									
D	0,20	0,04	0,08	0,12	0,19	0,85	0,18	0,19	0,20
H	0,40	0,08	0,16	0,24	0,38	0,34	0,90	0,38	0,40
B	0,60	0,12	0,24	0,36	0,57	0,51	0,54	0,95	0,59
C	0,95	0,19	0,38	0,57	0,90	0,81	0,86	0,90	0,99
Experts									
D	0,85	0,85	0,34	0,51	0,81	1	1	1	1
H	0,90	0,18	0,90	0,54	0,86	1	1	1	1
B	0,95	0,19	0,38	0,95	0,90	1	1	1	1
C	0,99	0,20	0,40	0,59	0,99	1	1	1	1

L'existence de coûts de transaction a pour conséquence la disparition d'une grande partie des gains nets potentiels de l'échange : si deux novices échangent D contre C, il ne restera plus alors que 19% (0,20 . 0,95) de la valeur nette des produits échangés. 81% de la valeur totale des biens est détruite.

Le rôle de l'expert apparaît alors clairement. Il est défini comme “quelqu'un qui a une plus faible fonction de coût d'identification des attributs d'un bien.”³⁴

Ainsi, il sera moins coûteux pour un novice d'échanger avec un expert que d'échanger avec un autre novice si celui achète le produit à l'expert et s'en remet à sa parole. La parole de l'expert sera considérée s'il développe une réputation d'honnêteté et de fiabilité dans son évaluation (jugement). L'expert négociera alors sa connaissance à un prix plus faible que le coût pour un acheteur de se procurer cette information d'une autre façon.

Alchian suppose aussi que “les experts ont une parfaite connaissance des produits dans lesquels ils sont spécialisés et sont 100% honnêtes.”³⁵

Selon le tableau, lorsque deux novices échangent des biens contre le bien C, le coût est toujours plus faible que lorsqu'ils échangent des biens contre d'autres biens. Il serait peut-être tentant alors, de conclure que l'échange entre deux biens se ferait à moindre coût par l'utilisation d'un intermédiaire de l'échange, le bien C, (ex diamants contre C et C contre le blé). Mais, ceci est faux.³⁶

Ainsi, l'existence d'un bien intermédiaire est une condition nécessaire de l'existence de la monnaie, mais non une condition suffisante. Il faut donc faire appel à un spécialiste, véritable condition nécessaire et suffisante de l'existence de la monnaie. Mais, utiliser un expert spécialiste n'est pas si simple. L'échange supplémentaire impliqué entraîne un coût d'identification d'un autre bien : celui qui lui est offert et dans lequel il n'est pas un expert. L'expert est un expert dans

³³ A. Alchian (1977, p. 135). Les valeurs utilisées dans la démonstration sont en caractères gras.

³⁴ A. Alchian (1977, p. 135).

³⁵ Les coûts d'informations sont nuls lorsqu'ils échangent entre eux. Les biens échangés ne sont pas détruits : la valeur nette après l'échange est égale à 1.

³⁶ A. Alchian (1977, p. 136). La valeur d'échange de D contre C : 0,19 et C contre B : 0,57 d'où 0,19 . 0,57 = 0,1083 soit 10% environ. La valeur de l'échange direct du diamant en blé est de 0,12. Le coût de l'échange indirect est de 90% de la valeur alors que celui de l'échange direct est de 88%. Le choix d'un intermédiaire de l'échange est dans ce cas plus coûteux que l'échange direct.

un seul bien, et non dans toutes les paires de biens. Le problème des coûts d'identification persiste donc. Pour que celui-ci soit résolu, il faut qu'il y ait :

(1) un faible coût d'identification du bien intermédiaire pour chaque agent et (2) des experts spécialistes qui fournissent une assurance et une information de qualité à un meilleur coût que les novices ne peuvent fournir pour eux-mêmes ; l'utilisation d'un bien à faible coût d'identification — la monnaie — comme un intermédiaire général de l'échange est alors justifiée.³⁷

L'expert permet d'acheter de l'information à partir d'une source [d'information) moins coûteuse, une réduction de coût qui excède le coût supplémentaire de l'utilisation d'un bien intermédiaire pour l'échange indirect. Ainsi, selon Alchian, c'est la présence générale de la double coïncidence de l'information plutôt que des volontés entre les deux parties qui empêche l'utilisation de la monnaie.³⁸

Le problème initial n'est plus celui de la double coïncidence des volontés, ni celui de l'existence sur le marché de coûts de recherche d'acheteurs et de vendeurs potentiels des divers biens. Seul, le caractère coûteux de l'information concernant les attributs des biens disponibles pour l'échange justifie l'utilisation de la monnaie dans une économie d'échange. "Le résultat est l'utilisation non seulement de monnaie mais d'experts en connaissance, avec une réputation élevée, qui échangent les biens dans lesquels ils sont spécialistes."³⁹ La contestation du problème de la double coïncidence des volontés par Alchian rappelle la rupture cognitive mais révèle surtout une seconde rupture.

2.2. De L'incertitude probabilisable à l'incertitude véritable : une rupture méthodologique

Alchian justifie l'existence de la monnaie à partir de la double coïncidence de l'information. Quel est le problème de cette interprétation et plus généralement de son approche ?

Même si les individus ignorent les caractéristiques des biens, ils ont la connaissance intégrale du tableau 1. Dès lors, le problème de l'évaluation des caractéristiques des biens n'en est plus vraiment un, tout comme celui des coûts d'identification des personnes. Le fait que le tableau soit connaissance commune leur permet d'identifier parfaitement l'information relative aux caractéristiques des biens et la personne à qui ils ont affaire. Il n'y a aucune place pour la nouveauté dans cet univers d'incertitude probabilisable. Autrement dit, même si l'information est imparfaite dans ce modèle, l'agent économique ne connaît pas le coût spécifique du bien qu'il possède, l'ensemble des coûts possibles, lui, est connu de façon certaine. Menger ne partage pas cette vision.

Le théoricien Viennois explique pourquoi un individu est un expert, — il a une meilleure connaissance quant à la façon de satisfaire son intérêt particulier — alors que Alchian suppose que ces experts ont une connaissance parfaite. Selon l'économiste autrichien, celle-ci ne peut être parfaite et partagée par tous puisqu'elle résulte d'une perception subjective de la réalité : "[cette] connaissance ne sera jamais acquise par tous les membres d'un peuple au même moment. Au contraire, seul un petit nombre d'individus économiques reconnaîtra le premier les avantages croissants pour eux de l'acceptation d'autres biens marchands, plus vendables, en échange de

³⁷ A. Alchian (1977, p. 136).

³⁸ A. Alchian (1977, p. 137-139) présente une matrice pour illustrer cette idée.

³⁹ A. Alchian (1977, p. 138).

leurs propres biens, alors qu'un échange direct de leurs biens marchands contre les biens qu'ils désirent consommer est impossible ou hautement incertain. Cet avantage est indépendant d'une reconnaissance générale d'un quelconque bien marchand comme monnaie."⁴⁰

Là où Menger démontre que les spécialistes sont simplement à l'origine de la sélection de nombreux biens marchands comme intermédiaires de l'échange, l'émergence d'un intermédiaire de l'échange généralement accepté est le résultat d'un processus organique qui n'entre nullement dans les intentions de tous les individus économiques pas plus que dans celles de ces spécialistes⁴¹ : "comme chaque individu économique devient incroyablement plus conscient de son intérêt économique, il est conduit par cet intérêt, sans aucun arrangement, sans une volonté légale, et même sans un regard pour l'intérêt public, à donner ses biens marchands en échange d'autres biens marchands, plus '(re-) vendables', même s'il n'en a pas besoin à des fins de consommation immédiate." Alchian fait de ces spécialistes la condition nécessaire et suffisante de l'existence de la monnaie et des marchés organisés. Ces différences reposent entièrement sur les hypothèses relatives à la connaissance des agents et à l'univers dans lequel ils évoluent. Logiquement, chez Menger la perception des coûts inhérents à l'échange est subjective. En conséquence, ces derniers ne peuvent être mesurés et connus par tous de façon objective. La monnaie est le résultat d'un long processus évolutionniste et non le résultat d'un modèle d'équilibre statique.

L'explication sous-jacente de toutes ces divergences réside dans le principe de rationalité adopté par Menger et par Alchian. Là où ce dernier suppose que l'individu maximise son utilité (espérée) — dans ce cas précis, il minimise implicitement ses coûts d'information —, Menger suppose que peu à peu, l'individu découvre et apprend à connaître les lois de causalité entre la personne et l'objet, dont la plus fondamentale est la satisfaction de ces besoins ("bedarf") : "[L]es biens de consommation dont l'origine était alors le produit d'une concours de circonstances accidentel, deviennent le produit de la volonté humaine à l'intérieur des limites tracées par les lois naturelles à partir du moment où les hommes ont reconnu ces circonstances et ont fini par les contrôler. Les quantités de biens de consommation à la disposition de l'homme sont seulement limitées par l'étendue de la connaissance humaine des connections causales entre les choses, et par l'étendue du contrôle humain sur ces choses."⁴² L'individu n'est donc pas selon lui un maximisateur sous contrainte, il peut faire des erreurs et la connaissance des lois de causalités, comme la connaissance de l'utilisation d'intermédiaires de l'échange pour satisfaire ses intérêts individuels n'est pas innée. Elle s'acquiert avec le temps, par l'expérience, l'usage et la pratique. Ces trois éléments complètent le processus d'imitation. Cette rupture méthodologique vaut tout aussi bien pour les modèles de recherche qui développent une approche plus formalisée⁴³.

La double coïncidence de l'information, tout comme la double coïncidence de l'échange ne constituent pas une reproduction fidèle des conditions d'émergence de la monnaie chez Menger. Clower et Howitt, en rejetant le problème de la double coïncidence des volontés, ne peuvent échapper à cette conclusion.

⁴⁰ C. Menger (1981, p. 261). Voir aussi C. Menger (1892, p. 249) et C. Menger (1883, p. 154).

⁴¹ C. Menger (1981, p. 260).

⁴² C. Menger (1981, p. 74).

⁴³ Chez Menger la connaissance de la rationalité individuelle étant progressive, le 'méthodologique' est nécessairement lié au cognitif.

3. La double cöincidence des volontés rejetée

Le but de Clower et Howitt (1993), que reprend Clower (1995) dans un article intitulé *sur l'Origine de l'Echange Monétaire*, est de souligner, comme Alchian (1977), les liens entre la monnaie, les marchés et les spécialistes⁴⁴, afin d'expliquer l'émergence d'un intermédiaire de l'échange. Ces deux auteurs ne contestent plus simplement la double coïncidence des volontés : ils la rejettent. Les marchés sont déjà organisés. Il ne reste qu'à établir la simple correspondance des volontés. La rupture avec la théorie de Menger est alors conceptuelle. Le rôle fondamental de l'échangeabilité n'apparaît pas.

3.1 les marchés déjà organisés

Clower et Howitt (1993) essaient d'expliquer l'existence de la monnaie à partir d'une vision contemporaine du marché : “ [la] plupart des marchés sont, en fait, ce qu'Okun (1981) appelle des marchés de clientèle dans lesquels les transactions sont faites sur la base d'affaires répétées entre une entreprise et ses clients réguliers. Pour réussir, les entreprises doivent ‘s'établir’ en tant que sources fiables d'occasions commerciales avantageuses, du moins assez fiables et avantageuses pour que les clients possibles encourrent délibérément les coûts fixes requis pour faire affaire avec elles .”⁴⁵ Cette conception des marchés modernes les conduit à rejeter la double coïncidence des volontés comme point de départ de tout raisonnement expliquant l'origine de la monnaie : “ Nous soupçonnons qu'une grande partie de la confusion concernant la monnaie peut être attribuée à la solution illusoire donnée il y a longtemps par Jevons et Menger lorsqu'ils ont exprimé ‘le problème de la monnaie’ comme ‘le problème de la double coïncidence des besoins’, expression qui apparaît dans la plupart des livres d'introduction à l'économie et qui trouve sa formulation finale dans la search theory .”⁴⁶ Selon eux, cette formulation est trompeuse pour au moins deux raisons. Premièrement, dans une économie de marché, il n'y a pas de coïncidence dans la répartition des marchandises détenues par les entreprises qui constituent les marchés. Leur survie même exige d'elles de détenir un choix prévisible de marchandises à vendre. Deuxièmement, même s'il était montré que l'échange monétaire résout un problème social de ‘double coïncidence’, cela ne revient pas à montrer que les entreprises qui constituent les marchés trouvent dans leur intérêt d'adopter et de soutenir cette institution.⁴⁷

La critique adressée à Menger (et à Jevons) a pour point de départ une vision moderne des marchés. La faille de leur raisonnement est simple : Clower et Howitt essaient d'expliquer l'existence de la monnaie à partir d'une description figée des marchés réels tels qu'ils sont aujourd'hui, constitués de réseaux d'entreprises et de marchés organisés. Les deux théoriciens prennent donc comme hypothèse de départ un monde moderne avec toutes les caractéristiques qui peuvent être attribuées à une économie de marché contemporaine non monétaire. Puis, ils considèrent que seules ces entreprises sont capables de sélectionner intentionnellement quelques intermédiaires afin de faciliter l'échange entre les agents et ces entreprises. Il est facile alors de comprendre pourquoi la double coïncidence des volontés a disparu puisque le réseau des entreprises est supposé avoir résolu le problème de la connaissance des biens désirés en parant les imprévus par la constitution de stocks suffisants de ces biens. Il ne reste plus qu'à les vendre sur les marchés que ces entreprises organisent, c'est-à-dire la simple correspondance avec leurs volontés ! Ces deux économistes supposent ainsi que la connaissance relative aux biens désirés est donnée objectivement. Selon Menger, elle s'acquiert au cours de longs processus d'échanges

⁴⁴ Les “marketors”, c'est-à-dire des organisateurs de marché s. R. W. Clower (1995, p. 525).

⁴⁵ R. W. Clower et P. Howitt (1993, p. 207).

⁴⁶ R. W. Clower et P. Howitt (1993, p. 209).

⁴⁷ R. W. Clower et P. Howitt (1993, p. 209-210).

entre spécialistes et au-delà entre tous les individus économiques de façon imparfaite puisque la perception de toute connaissance est subjective. Ce dernier élément permet d'expliquer l'origine de la dispersion de la connaissance chez Menger (et selon Hayek (1945) le fait que seul le marché peut rassembler et utiliser efficacement toute cette connaissance).

Les théoriciens des marchés organisés ont critiqué les modèles de recherche pour leur incapacité à développer simultanément une véritable théorie des marchés et de la monnaie⁴⁸. L'argument semble se retourner contre eux.

Cette vision ne permet d'aborder que superficiellement le lien entre les marchés organisés et l'existence de la monnaie, lien que Menger a mis en avant de façon beaucoup plus profonde. Supposer l'existence de marchés déjà organisés empêche de comprendre le rôle de la monnaie dans le développement des marchés et celui du développement des marchés dans l'émergence de la monnaie, exprimés à travers le concept d'échangeabilité et révélés par l'approche évolutionniste de Menger qui donne à la monnaie sa véritable dimension institutionnelle.⁴⁹

3.2 Une rupture conceptuelle : l'échangeabilité, le véritable lien entre monnaie et marché

L'échangeabilité (ou la vendabilité)⁵⁰ — la caractéristique du bien monnaie par excellence — n'apparaît pas dans le modèle de Clower et Howitt. Le lien entre le développement du marché et l'émergence de la monnaie est absent de leur analyse. Comme le souligne O'Driscoll⁵¹, “l'économiste doit prendre en compte la façon dont les caractéristiques physiques des choses deviennent des caractéristiques du marché des biens. Menger a accompli cela dans sa théorie de la monnaie en reliant les caractéristiques physiques à la *marketability*.” Clower et Howitt n'ont pas entrepris une telle démarche. Ces derniers insistent sur le rôle des entreprises dans la constitution de réseaux d'information. Les firmes constituent des stocks grâce à ces informations et répondent immédiatement à la demande des consommateurs. Dans cet univers, l'incertitude relative à la connaissance des besoins est considérablement réduite, voire même supprimée. Dès lors, il devient difficile d'expliquer l'émergence de la monnaie.

En effet, dans un tel monde, rien ne justifie la détention par les entreprises de stocks d'un bien particulier, c'est-à-dire d'un intermédiaire de l'échange. A moins de supposer que seul ce bien a un coût de stockage nul, rien ne pousse les entreprises à stocker ce bien plus qu'un autre. Comme justifier alors la détention de stocks d'un bien monnaie ?

Premièrement, en supposant que ce bien est déjà reconnu comme monnaie. Son coût de stockage devient logiquement le plus faible (voire même nul). Mais, dans ce cas il n'y a plus d'explication endogène de l'émergence d'un intermédiaire généralisé de l'échange. La critique

⁴⁸ R. W. Clower et P. Howitt (1993, p. 204-205) : “dans l'explication de la monnaie par la search theory, le défaut intrinsèque (qui est encore plus fondamental que toutes les imperfections mentionnées ci-dessus) est l'hypothèse de la rencontre aléatoire par paire. Ce postulat implique un monde dans lequel les institutions de marché que nous connaissons n'existent pas, et dans lequel il est même supposé impossible d'établir de telles institutions. Pour cette raison, la théorie tente d'analyser les échanges monétaires dans un monde où toute forme de troc, au-delà des limites de la famille ou tribu, aurait peine à exister à grande échelle.”

⁴⁹ P. Garouste (1994) a souligné le lien entre la méthodologie de Menger et sa théorie des institutions.

⁵⁰ Traduction littérale de la ‘*saleability*’ ou la ‘*marketability*’, deux termes eux-mêmes dérivés du mot allemand ‘*abstzfhigkeit*’ employé initialement par Menger.

⁵¹ G. O'Driscoll (1986, p. 611).

initialement faite à Clower (1967) est toujours valable. L'existence de la monnaie repose sur une hypothèse *ad hoc*.⁵²

Deuxièmement, en supposant, comme le font Clower et Howitt (1993) que les coûts de stockages de tous les biens sont nuls. Mais alors dans un tel univers chaque bien joue le rôle d'intermédiaire de l'échange. La situation initiale est alors équivalente à un système de troc pur.⁵³ Dans ce cas, il est possible de conclure de façon paradoxale que l'existence de la monnaie entrave le développement des marchés.⁵⁴

Troisièmement, en faisant référence à l'intérêt individuel, comme Clower (1995). Ce choix l'amène à réintroduire le problème de la double coïncidence des volontés comme étant le problème à l'origine de la monnaie. Sa position se rapproche alors de celle de Menger. Mais le modèle retenu par Clower repose toujours sur une hypothèse forte : des coûts de stockage nuls. A partir de là, le lien entre monnaie, marché et spécialistes est établi facilement, en donnant à ces derniers un rôle prépondérant.

Le lien entre le marché et la monnaie chez Menger est révélé par la structure des *Principes Economiques*. Le chapitre un et deux traitent de la nature des biens, le chapitre quatre des échanges, le chapitre cinq des prix. Enfin le chapitre sept est consacré à la théorie des biens marchands et la monnaie fait l'objet du chapitre huit. La notion d'échangeabilité est au coeur de ces deux derniers chapitres.

Le point de départ de la théorie monétaire de Menger est le problème de la double coïncidence des volontés. Comment lever cette double indétermination ? Les individus vont choisir de détenir les biens marchands les plus échangeables (et non de stocker des biens de consommations en attendant les consommateurs potentiels). La détention de ces biens marchands, comme il a été montré précédemment, réduit l'incertitude véritable relative à l'univers de chaque agent.

Le processus de sélection d'un intermédiaire de l'échange est un processus marchand. Les individus choisissent, de façon subjective, les biens qu'ils jugent les plus échangeables et apportent en échange sur le marché des biens moins échangeables. La possession des biens les plus vendables, permet à celui qui les possède d'obtenir plus facilement les biens finals ultimement désirés. Mais le degré d'échangeabilité d'un bien ne se mesure pas simplement en fonction de sa possibilité de revente. Il faut rajouter un élément essentiel. L'échangeabilité est évaluée en consultant la plus ou moins grande facilité avec laquelle les biens peuvent être vendus à des prix correspondant à la situation économique en général : c'est-à-dire à des "prix économiques."⁵⁵ Menger souligne alors le rôle fondamental du marché : "l'institution d'un marché organisé d'un produit permet aux producteurs et aux autres individus économiques participant à l'échange de vendre leurs produits marchands à tout moment à un prix

⁵² Dans une économie monétaire pure, "la monnaie achète les biens et les biens achètent la monnaie, mais les biens n'achètent pas les biens." R. W. Clower (1967) cité par C. Rogers (1989, p. 59).

⁵³ Comme le souligne A. Autume (1985, p. 84), l'économie de troc pur de Clower "n'est pas une économie sans monnaie mais une économie où tous les biens sont monnaie."

⁵⁴ Cf. G. Bramoullé et D. Aucey (1998, p. 30).

⁵⁵ C. Menger (1892, p. 245). Il précise bien dans une note de bas de page que le poids de "l'échangeabilité" d'un produit n'est pas révélé par le fait qu'il puisse être vendu à n'importe quel prix, incluant des prix, tels que ceux résultant de situations accidentelles ou de désarroi. Dans ce sens, tous les biens sont tout aussi bien vendables. A un haut degré de 'vendabilité' d'un produit correspond le fait qu'il peut être à tout moment, facilement et sûrement vendu à un prix correspondant à, ou ne s'écartant pas, de la situation économique générale, c'est-à-dire des prix économiques.

économiques.”⁵⁶ D'un côté, l'organisation des marchés permet aux agents de sélectionner plus facilement les biens les plus échangeables. De l'autre, la monnaie — le bien marchand le plus échangeable— contribue à faciliter encore davantage les échanges et participe ainsi au développement des marchés. La détention d'un ou de quelques intermédiaires de l'échange reconnus par tous accroît considérablement le nombre des échanges. Elle permet d'obtenir les biens ultimement désirés plus facilement et à moindre coûts. Elle libère du temps réaffecté à d'autres tâches : production, échange, loisir.

La théorie de Menger est une théorie évolutionniste. Le développement du marché contribue à l'émergence d'un intermédiaire de l'échange généralement accepté et celui-ci participe au développement des marchés. C'est encore une fois, la découverte de la rationalité individuelle qui est au coeur de ce processus. L'individu découvre que par la division du travail, par l'échange et par la sélection d'intermédiaires de l'échange, il améliore continuellement sa situation en élargissant ses besoins.⁵⁷ Cette connaissance croissante est synonyme de progrès selon Menger.⁵⁸ La monnaie, comme le résultat d'un processus organique dans un univers incertain, émerge spontanément. Seule la volonté de réduire cette incertitude véritable justifie ce processus. Les individus utilisent la monnaie, le bien le plus échangeable qu'ils ont sélectionné 'inter-subjectivement'⁵⁹, dans le but d'atteindre plus facilement leurs objectifs finals. Ce faisant, ils réduisent considérablement l'incertitude inhérente à l'univers de marché.

* * *

Les théories monétaires des deux courants néo-Cloweriens étudiés, en réinterprétant, en contestant ou en niant le problème de 'la double coïncidence des volontés' initialement formulé par Menger (et Jevons) ont révélé la spécificité de leurs modèles mais aussi quelques faiblesses.⁶⁰ Menger semble les avoir évitées par la prise en compte de l'incertitude véritable et du temps réel, en expliquant la logique évolutionniste sous-jacente à l'émergence de la monnaie, donnant à celle-ci des fondements réalistes solides. A la lumière des faits discutés, ces théories ne semblent pas forcément constituer un progrès par rapport à la théorie de Menger. Peut-être la différence entre la vision de l'économiste autrichien et celles des théoriciens des modèles néo-clowériens est-elle plus profonde ? L'essentialisme monétaire de Menger s'oppose aux visions réaliste et nominaliste de la monnaie sous-jacentes à ces modèles néoclassiques.⁶¹

⁵⁶ C. Menger (1871, p. 249).

⁵⁷ C. Menger (1871, p. 53) : “comme les gens atteignent des niveaux de civilisation plus élevés, et comme l'homme pénètre de plus en plus en profondeur la vraie constitution des choses et de leur nature propre, le nombre de biens véritables devient constamment de plus en plus grand.”

⁵⁸ C. Menger (1871, p. 74) : “Rien n'est plus certain que le degré de progrès économique de l'humanité demeurera encore dans les époques futures, proportionnel au degré de progrès de la connaissance humaine.”

⁵⁹ Le terme est emprunté à L. H. White (1986, p. 303) : “un intermédiaire de l'échange généralement accepté est un bien qui non seulement joue un rôle d'intermédiaire dans les plans d'un seul agent, mais que les autres agents sont prêts à accepter de façon routinière dans l'échange. Cette définition de la monnaie (comme intermédiaire généralement accepté) reflète son caractère intersubjectif et non purement et simplement son caractère subjectif.”

⁶⁰ D'un côté, les modèles de recherche reconnaissent le caractère spontané de l'émergence de la monnaie, mais dans un cadre où toute référence à un marché développé est impossible, et, de l'autre, les théoriciens des marchés organisés soulignent le lien entre monnaie et marché, mais rejettent le caractère spontané de l'émergence de la monnaie. Seul Menger dans son approche a pu concilier ces deux points.

⁶¹ Sur l'essentialisme monétaire de Menger, voir N. Chamillal (2000) et sur l'ancrage philosophique des modèles de recherches, voir J. Cartelier (2001, p 999-1000).

En définitive, l'avenir des modèles de recherche et des marchés organisés ne serait peut-être donc pas aussi prometteur que Laidler le pense.⁶² Comme l'économiste autrichien l'a montré, toute théorie prétendant expliquer l'émergence de la monnaie et sa nature doit considérer attentivement le problème de la double coïncidence des volontés.

— Références —

- AIMAR T. (1996), "Money and Uncertainty in the Economic Thought of Carl Menger", in *Uncertainty in the Economic Thought*, Edité par C. Schmidt, Edward Elgar Publishing Company, 1996, p. 100-111.
- AIYAGARI R. et WALLACE N. (1991), "Existence of Steady States with Positive Consumption in the Kiyotaki - Wright Model", *Review of Economic Studies*, 58, p 901-916.
- ALCHIAN A. (1977), "Why Money ?", *Journal of Money, Credit and Banking*, 9 (1), p.133-140.
- AUTUME A. (1985), *Monnaie, Croissance et Déséquilibre*, Economica, Paris.
- AUTUME A. et J. CARTELIER (1995), *L'économie devient-elle une science dure ?*, Ed. Economica, Collection Grands Débats, 1995, 320 p.
- BRAMOULLE G. et AUGÉY D. (1998), *Economie Monétaire*, Précis Dalloz, Ed. Dalloz, Paris.
- BRUNNER K. et MELTZER A. (1971), "The Use of Money : Money in the Theory of Exchange Economy", *American Economic Review*, Dec., p. 784-805.
- CHAMILLAL N., (2000), "La genèse du Label Autrichien : la pensée de Carl Menger", *Journal des Economistes et des Etudes Humaines*, Vol. X, n°1, pp. 53-118.
- CARTELIER J. (2001), "Un point de vue critique sur les modèles de prospection", *Revue économique*, vol. 52, N°5, septembre, p. 993-1011.
- CLOWER R. W. (1967), "A Reconsideration of the Microfoundations of Money", *Western Economic Journal*, vol. 6, n°4, décembre, p. 1-9.
- CLOWER R. W. (1977), "The Anatomy of Monetary Theory", *American Economic Review*, mai, 67, p. 206-212.
- CLOWER R. W. (1995), "On the Origin of Monetary Theory", *Economic Inquiry*, vol. 23, p. 525-536.
- CLOWER R. W. et HOWITT S. (1993), "La monnaie, les marchés et Coase", in Autume et Cartelier (1995) Ed., *L'Economie devient-elle une science dure ?*, Economica, p. 199-215.
- DIATKINE S. (1995), *Théories et Politiques Monétaires*, Collection Cursus, Armand Colin Ed., Paris.
- FRANKEL S. H. (1977), *Two Philosophy of Money*, New York, St. Martin Press.
- GARROUSTE P. (1994), "Carl Menger et Friedrich A. Hayek à propos des institutions : continuité et ruptures", *Revue d'économie politique*, 104 (6) Nov-déc. p. 853-872.
- HAHN F. (1965), " On Some Problems of Proving the Existence of an Equilibrium in Monetary Economy ", in Hahn and Brechling, *The Theory of Interest Rates*, MacMillan, p. 126-135.

⁶² D. Laidler (1997, p. 1221-1222).

- HAHN F. (1982), *Money and Inflation*, Oxford : Clarendon Press ; traduit par B. Guerrien, *Monnaie et Inflation*, Economica, 1984.
- HAYEK F. A. (1945), “L'utilisation de l'information dans la société”, *Revue d'économie politique*, Volume1-2, Automne 1988, p. 117-140.
- HICKS J. R. (1989), *A Market Theory of Money*, Clarendon Press, traduit H. P Bernard, *Monnaie et Marché*, Economica, paris, 1991.
- HORWITZ S. (1993), “Spontaneity and Design in the Evolution of Institutions : the Similarities of Money and Law”, *Journal des Economistes et des Etudes Humaines*, vol. 4, n° 4, p. 571-588.
- HORWITZ S. (1995), “Monetary Exchange as an Extra-Linguistic Social Communication Process”, in *Individuals Institutions and Interpretations. Hermeneutic Applied to Economics*, D. Prychitko Ed., Edward Elgar Publishing Company, Aldershot, 1995.
- HOWITT P. (1988), “ Money and the Timing of Transactions in Intermediated Exchange ”, in M. Kohn and S. C.Tsiang (ed.), *Finance Constraints, Expectations, and Macroeconomics*, Oxford, Clarendon Press.
- JEVONS W. S. (1875), *Money and the Mechanism of Exchange*, London : Appleton.
- JONES R. A. (1976), “The Origin and Development of Media of Exchange”, *Journal of Political Economy*, vol 84, n °4, p. 757-775.
- KIYOTAKI N. et WRIGHT R. (1989), “On Money as a Medium of Exchange”, *Journal of Political Economy*, août, Vol. 97 (4), p 927-954.
- KIYOTAKI N. et WRIGHT R. (1991), “A Contribution to the Pure Theory of Money”, *Journal of Economic Theory*, 53, p. 215-235.
- KNIGHT F. (1921), *Risk, Uncertainty And Profit* , 1933, L.S.E.
- LAIDLER D. (1997), “Notes on the Microfoundations of Monetary Economics”, *The Economic Journal*, 107, juin, p. 1213-1223.
- MENGER C. (1871), *Principles of Economics*, New York et Londres, New-York University Press, 1981.
- MENGER C. (1883), *Investigations into the Method of Social Siences*, 3 volumes, New York University Press, 1985.
- MENGER C. (1892), “On the Origin of Money”, *Economic Journal*, 2, June, p. 239-255.
- NIEHANS J. (1971), “Money and Barter in General Equilibrium with Transaction Costs”, *American Economic Review*, Vol. 61, n °5, p. 773-783.
- O'DRISCOLL G. P. (1986), “Money : Menger Evolutionary Theory”, *History of Political Economy*, Vol. 18, n° 4, p. 601-616.
- O'DRISCOLL G. P. and RIZZO M. (1985), *The Economics of Time and Ignorance*, New-York, Basil Blackwell.
- OH S. (1989), “A Theory of Generally Acceptable Medium of Exchange and Barter”, *Journal of Monetary Economics*, Janvier, Vol. 23, n° 1, p. 101-119.
- OKUN A. (1981), *Prices and Quantities*, Washington, Brookings.
- OSTROY J. M. et Starr R. M. (1974), “Money and the Decentralisation of Exchange”, *Econometrica*, 42, Nov, p. 1095-1114.
- Revue d'économie Politique*, spécial “Monnaie et prospection”, 111 (3) Mai-juin (2001).

- RITTER J. A. (1995), “ The Transition from Barter to Fiat Money ”, *American Economic Review*, Vol. 85 (1), p. 134-149.
- ROGERS C. (1989), *Money, Interest and Capital*, Cambridge University Press, New York.
- STREISSLER E. W. (1973), “Menger's Theories of Money and Uncertainty, A Modern Interpretation”, in J. R. Hicks et W. Weber, *Carl Menger and The Austrian School of Economics*, Oxford, Clarendon Press, 1973, p. 164-190.
- STREIT M. E. et Wegner G. (1989-1990), “Information, Transaction et Catallaxie”, *Journal des Economistes et des Etudes Humaines*, Vol. 1, n°1, p. 3-24.
- VILLIEU P. (1993), “Les Modèles à Encaisses Préalables : un renouveau des fondements micro-économiques de la macro-économie monétaire”, *Revue d'économie politique*, 103 (5), sept.-oct., p. 615-694.
- WHITE L. H., (1986), “A Subjectivist Perspective on the Definition and Identification of Money”, in Kirzner I. (1986), *Subjectivism, Intelligibility and Economic Understanding: Essays in Honour of Ludwig M. Lachmann on his Eightieth Birthday*, London, Macmillan, p. 301-314.